



TOM AVERY

Le sourire étrange de l'homme poisson



SEUIL

LE SOURIRE ÉTRANGE
DE L'HOMME-POISSON

Tom Avery

LE SOURIRE ÉTRANGE
DE L'HOMME-POISSON

Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne)
par Amélie Sarn

SEUIL

Édition originale publiée en 2015 sous le titre
Not As We Know It
par Andersen Press Limited, 20 Vauxhall Bridge Road,
London SW1V 2SA, UK.

© 2015, Tom Avery
Tous droits réservés.

Pour la traduction française :
© 2018, Éditions du Seuil
ISBN : 979-10-235-0903-8

Conforme à la loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse.

www.seuiljeunesse.com

*C'est la vie, capitaine,
mais pas comme nous la connaissons.*

Commandant Spock,
Star Trek : le film

Trésor

Une tempête déferla sur Portland. Au beau milieu de la nuit, elle se jeta contre nos fenêtres. Le tonnerre nous appela. Des nuages noirs s'amoncelèrent au-dessus de l'île.

Après les orages, la plage de Chesil – la bande rocheuse qui nous rattache au reste du monde – est toujours jonchée de bois flotté, de filets de pêche emmêlés, de bouteilles de verre, d'emballages en plastique comme si un dieu y avait renversé sa poubelle céleste.

Au milieu des débris, Ned et moi trouvons des trésors que nous rapportons, tels des trophées, et entreposons dans notre antre.

Le garage de mon père n'a jamais été assez grand pour abriter son van. Une voiture n'entrerait même pas dans cette vieille cabane en

tôle ondulée. Alors, c'est là que nous entassons nos récoltes, fruits de dizaines de tempêtes.

Des chaussures de toutes les tailles, de la bottine de bébé à la cuissarde de caoutchouc jaune ; une boîte remplie d'os tout en haut de la plus haute étagère, surmontée d'un crâne de vache ; un couteau cassé et rouillé long comme mon bras et trois fourchettes dans une vieille boîte de peinture métallique – on cherche encore les cuillers ; des chapeaux et un sac en cuir avec des fermoirs dorés ; une petite baleine en os sculpté ; des boîtes de conserve fermées et sans étiquettes ; une brosse à cheveux ; des jouets d'enfants et des livres gondolés par l'eau et le soleil ; du matériel de pêche de toute sorte qu'on a accroché à une bouée de sauvetage qui n'a probablement jamais sauvé personne.

Parmi ces objets, certains nous ont demandé plus de mal que d'autres.

Un cadre de bicyclette que nous avons dû porter à deux ; une chaise avec un pied cassé, une longue et lourde rame, une bassine en métal grande comme une petite baignoire qu'on a installée au milieu du garage.

Un jour, on est tombés sur la carcasse d'un phoque en décomposition. Ned a voulu qu'on

la prene. Après tout, une de nos missions est de « découvrir de nouvelles formes de vie ». On l'a traînée sur la plage, puis sur le chemin côtier. La nuit commençait à tomber quand on est arrivés à la maison. En nous voyant, maman a crié et nous a obligés à l'enterrer.

Pendant cette dernière tempête, on a fait comme d'habitude : admiré les éclairs et crié de joie au craquement du tonnerre. Le lendemain matin, papa est parti tôt au travail. Un panneau de notre palissade était tombé et maman m'a demandé de le réparer avant d'aller courir. Du jardin, j'entendais Ned dans le canapé tousser comme un perdu pendant que maman lui frappait sur la poitrine alors j'ai tapé plus fort sur mon clou en fredonnant la musique de *Star Trek*.

Anthony, un de nos voisins, a donné un coup de klaxon en passant devant la maison. Je lui ai répondu par un signe de la main. Il m'a adressé un clin d'œil et a hoché la tête, ce qui a fait bouger sa casquette de policier.

De l'autre côté de la rue, Mme Clarke a crié :

- C'est pas un peu fini, ce boucan ?
- Désolé, madame Clarke, j'ai presque terminé.

Elle a grogné et refermé sa porte avant de reprendre son poste à la fenêtre de sa cuisine.

Je venais d'enfoncer le dernier clou quand Ned est venu me rejoindre en courant. Libres ! On a enfourché nos vélos et dévalé la colline jusqu'à la plage.

– Allez, viens, a crié mon frère en courant vers les rochers.

Après une nuit de vent et de pluie, le ciel était comme lavé et la silhouette filiforme de mon frère se découpait sur ce bleu magnifique et profond. Il a lancé l'introduction habituelle à notre chasse au trésor :

– Espace, frontière de l'infini vers laquelle voyagent Ned et Jamie...

– Leur mission, explorer de nouveaux mondes étranges, ai-je continué en riant. Découvrir de nouvelles formes de vie, d'autres trésors rejetés par la mer et au mépris du danger...

– ... avancer vers l'inconnu ! termina mon frère d'une voix forte.

Nos sacs étaient vides. Nos yeux scrutaient le bord de l'eau. Ned donna un coup de pied pour se débarrasser d'une algue qui s'était accrochée à sa cheville.

– Dégage !

Une violente quinte de toux secoua son corps maigre. Les mouettes poussaient leurs cris aigus au-dessus de nos têtes. Peut-être que si je les avais écoutées plus attentivement, j'aurais compris leur avertissement.

Ned cessa de tousser et je m'agenouillai pour enlever l'algue caoutchouteuse de sa jambe.

– On rentre ? lui ai-je proposé. On reviendra plus tard.

Je n'avais pas envie de partir mais certaines choses étaient plus importantes que mes envies. Ned me répondit par une grimace qui voulait dire « tout va bien ». Puis il sourit jusqu'aux oreilles, les sourcils en arc de cercle.

– On n'a encore rien trouvé.

Je le dévisageai un moment en me grattant le menton et je hochai la tête. On se redressa pour emplir nos poumons d'embruns et regarder un moment les voitures passer sur la route parallèle à la plage. Ensuite, on reprit les recherches.

Un pêcheur tendait sa longue canne au-dessus de l'eau. Un couple, main dans la main, marchait dans notre direction.

Sinon, il n'y avait que nous.

On a repéré une masse brun et vert derrière le pêcheur. Un amas d'algues qui pouvait

parfaitement recéler un trésor. Ou nous faire perdre dix minutes à farfouiller dans une bouillasse gluante.

– Allons voir, décida Ned.

Les galets roulaient sous nos pieds. La Manche à notre gauche, le port de Weymouth à notre droite.

– B'jour, nous salua le pêcheur quand on passa près de lui.

– Bonjour, répondis-je.

– B'jour, fit Ned en imitant la voix rocailleuse du pêcheur.

L'homme se détourna en secouant la tête pendant que mon frère était pris d'un fou rire.

Nos pieds s'enfoncèrent profondément dans le tas d'algues. On commença à les écarter du bout de nos tennis trempées, révélant le sable en dessous. Et aussi des filets, des morceaux de plastique et de verre, des bouts de ficelle.

Jusqu'au moment où je sentis à travers ma semelle quelque chose qui n'était ni du sable ni un rocher. Je reculai.

– Y a un truc, là.

Ned me rejoignit en toussant. Je posai de nouveau le bout du pied sur ce que j'avais senti

et écartai les algues. Ce qu'il y avait dessous était brun foncé, un peu mou et frissonnant.

– C'est quoi ? souffla mon frère.

Je m'accroupis et tendis le doigt. Souple au toucher et un peu râpeux. Comme de la peau. J'appuyai un peu plus fort et il y eut un mouvement.

– C'est vivant, chuchotai-je. C'est peut-être un autre phoque ?

Ned s'accroupit près de moi et m'aida à dégager doucement les algues. Une peau brune apparut alors, puis des écailles bleu-vert et d'autres plus foncées, presque noires, avec des reflets violets.

– Un poisson ? murmura Ned.

On continua d'enlever les algues. Plus d'écailles et plus de peau. *C'est son dos*, pensai-je. *Mais pas celui d'un poisson*. Des bras, des jambes comme rétrécis mais reliés à des mains et des pieds aussi grands que ceux de Grandpa. Plus grands que ceux de la plupart des adultes que je connaissais. Mais si les mains de Grandpa étaient épaisses, celles-ci étaient fines et osseuses. Ned et moi ne parlions plus. La mer elle-même se tut. Les goélands au-dessus de nos têtes cessèrent de crier. Il y avait encore des algues à

l'emplacement de la tête. Mon frère tendit la main.

– Attends. On ne sait pas ce que c'est.

– Justement, répliqua-t-il en souriant.

Mon cœur battait fort dans ma poitrine. J'avais envie de remettre les algues en place et de partir. D'aller fouiller plus loin pour trouver des vieilles chaussures ou une cuiller.

Mais Ned avait envie d'aventure. Il avait toujours envie d'aventure. Il ôta les dernières algues.

Mon estomac se contracta, mes poumons cessèrent de fonctionner. La peur me submergea, mélangée à une excitation tumultueuse. Je n'avais jamais vu un visage comme celui-là. La créature était sur le côté. Ses yeux fermés ressemblaient à des yeux humains. Son nez était tout petit, comme celui d'un enfant. Sa bouche, elle, était large et, sous sa mâchoire fine, on distinguait nettement des branchies fermées. Elle n'avait pas d'oreilles. Pas de cheveux non plus, mais, sur le dessus du crâne, trois nageoires dentelées. Son dos étroit se soulevait au rythme d'un souffle silencieux. À présent, mon cœur cognait contre ma cage thoracique aussi fort que le marteau-piqueur que papa utilisait à la

carrière. Je regardai mon frère. Son visage s'était illuminé. Je reposai les yeux sur la créature, incapable de prononcer un mot.

Une paupière se souleva sur un iris aussi noir que les profondeurs de la mer. La longue main osseuse jaillit et saisit le poignet de Ned. La créature se redressa vers lui avec un gémissement rauque.

Un cri s'échappa de nos deux gorges. Ned se dégagea si brusquement qu'on se retrouva les fesses dans les algues humides. La créature retomba et l'œil se referma.

À la maison

Notre grand-père est marin. Il a passé toute sa vie le plus près possible de la mer. Il a transporté des marchandises sur des cargos plus longs que notre rue, pêché des tonnes de maquereaux, de harengs et de sprats sur son propre chalutier, puis, plus tard, plongé pour ramasser des ormeaux. Il n'est pas à la retraite. Il fait juste une pause. Une longue pause.

Je pense qu'il a été déçu que mon père choisisse de travailler à la carrière. Parfois, il dit : « Je suis marié à la mer, votre père à la roche. »

Il nous apporte souvent du poisson. Une plie magnifique, une sole brillante, le plus gros lieu que j'avais jamais vu. Au moins vingt kilos. Il nous a appris à vider les bestioles et à les préparer en filets. Un jour, il a essayé de nous

convaincre, Ned et moi, de manger un œil de poisson. Pour toute réponse, Ned s'était tapé sur la poitrine en déclarant : « Désolé, Grandpa, je me sens un peu congestionné aujourd'hui. » Il avait ri et j'avais réussi à esquisser un demi-sourire. À mes yeux, la maladie de Ned n'était pas un sujet de plaisanterie.

Grandpa s'était contenté de me signaler que je n'avais pas d'excuse sans m'obliger à relever le défi.

Alors, le poisson, on connaissait par cœur. Et cette créature, là, sous les algues, on savait qu'elle en était un peu un. Et ça nous fichait la trouille.

On se redressa tous les deux en même temps.

– Je... je vais chercher Grandpa, bafouillai-je.

Mon frère continuait de fixer la chose sans rien dire. Les vagues recommencèrent à s'écraser sur le sable.

– Non, fit-il au bout d'un moment. C'est nous qui l'avons trouvé. Nous. D'abord, on le ramène à la maison.

C'est le mot *d'abord* qui me parut le plus important dans sa phrase. *D'abord, on le ramène et ensuite on prévient quelqu'un.* Sauf que ce que

Achévé d'imprimer en octobre 2017
par CPI Firmin Didot au Mesnil-sur-L'Estrée

Dépôt légal : janvier 2018
N° 136006-1 (0000000)
Imprimé en France